

Par Yvelise Richard



Jeunesse d'hier, jeunesse d'aujourd'hui

“Hier encore, j'avais 20 ans...” Et aujourd'hui, j'en ai 60 ou 70 !

Quel regard les retraités d'aujourd'hui portent-ils sur la jeunesse de leurs petits-enfants ? Quelle vision ces derniers ont-ils de la façon dont leurs aînés ont vécu la leur ?



L'avis de l'expert

Marie-Françoise Fuchs, l'une des initiatrices de l'École des grands-parents européens et de l'association Old Up⁽¹⁾. Ancien médecin psychanalyste, elle apporte son éclairage sur la jeunesse, vue par des retraités et des adolescents d'aujourd'hui.

Quel regard les seniors portent-ils sur leur propre jeunesse, celle qu'ils ont vécue dans les années d'après-guerre ?

Il est difficile de généraliser : certains ont dû panser leurs plaies, retrouver un père, un frère ou les ont perdus de façon certaine ; d'autres ont pu redémarrer plus vite dans une vie qui s'ouvrait bien généreusement

à eux. Les restrictions et les difficultés n'ont disparu que peu à peu. Mais on pourrait dire que c'est une étape de reconstruction, d'espoir et de liberté qui vient succéder à un temps “clos”. On découvre les voyages, l'Amérique et ses modes de vie et de pensée, sa culture, son influence, son alimentation, son cinéma...

L'influence du cinéma à cette

époque est très importante ; celle de la radio aussi. L'aspiration à plus de liberté, à moins de contraintes, à moins d'autorité se fait jour. La musique d'outre-Atlantique fait rage, on rêve. L'avenir ressemble à une promesse. On s'émancipe des carcans sexuels et on apprend à s'exprimer plus librement. Mais on travaille, c'est le moment de ne pas rater les “trains”

en marche. Les filles sont invitées à participer à plus de domaines, elles votent, elles étudient dans des branches jusqu'alors réservées aux garçons. C'est une période dont on se souvient comme exigeante mais prometteuse. La politique commence à passionner, elle a ses chantres, ses héros et ses traîtres...

Comment les retraités parlent-ils de cette jeunesse avec les autres générations ?

Ceux qui ont connu la guerre, parlent souvent plus volontiers de cette période. Où ils étaient, les restrictions, les changements... Leur jeunesse post 1945, elle est studieuse, active, optimiste, tournée vers le monde anglo-saxon qui s'ouvre et les oblige à l'explorer.

Les guerres ne sont pas finies : l'Indochine, l'Algérie vont venir s'immiscer et créer des fractures d'opinion, empêcher de profiter pleinement du goût de la fête et des jeux nouveaux, des danses folles. Deux mondes coexistent : celui de *"la perte d'influence de la France, et celui de la joie*

et de l'insouciance de la liberté retrouvée". Les femmes réclament leur juste place, leur liberté de concevoir des enfants etc. Un tournant des mœurs s'affirme. Le divorce devient fréquent. On veut s'épanouir plus que se conformer. Il n'est plus prioritaire d'appartenir à un milieu social déterminé, mais plutôt de s'y imposer par ses talents, et de "cracher" sur le convenu qui nous entrave.

Du côté des adolescents, que connaissent-ils de la jeunesse de leurs aînés ?

C'est difficile à dire, ils semblent tout à fait surpris, souvent par le fait que nous n'ayons pas eu de télévision, de portables, d'ordinateurs même. Ils ne peuvent pas penser que les salles de bains étaient un luxe peu partagé, tout comme l'eau courante etc. Ils ne semblent pas à même de se représenter les différences énormes de "confort" qui existent entre les habitations des années 1945 à 1955 et celles aujourd'hui. La campagne avec ses puits, son tas de purin et ses meules ne leur parle pas beaucoup.

Cela leur semble être d'un autre âge (bien plus ancien que le nôtre).

Nous parlons de notre jeunesse à l'occasion, mais cela n'est pas systématique. Les photos semblent être le meilleur vecteur de ce que nous pouvons transmettre : elles sont un motif à s'ouvrir à des souvenirs précis. Les vieux films aussi. En consultant ces archives familiales – quand il y en a – le dialogue a plus de chance de se développer. Nous pouvons comparer avec eux les apports et les pertes. La médecine a fait tant de progrès, ils peuvent rire de nos têtes emmitouffées pour les otites... Nous pouvons parler des sanatoriums, des soins au lit, des ventouses... et rire avec eux ! Des anniversaires peuvent être des occasions d'échanges, des anecdotes amusantes racontées à brûle-pourpoint. Si nous ne radotons pas, ils sont attentifs et intéressés. C'est un "conte de fée que nous racontons..."

(1) Old up, association qui réunit les "plus si jeunes et pas si vieux". Contact au 06 72 53 55 51 (du lundi au vendredi, de 9 h à 12 h) ou sur le site www.old-up.eu.

Témoignages

Prendre le temps et profiter

Je dirais que j'ai une jeunesse dorée, joyeuse, riche et que j'en profite bien ! Elle est riche en émotions, en découvertes, en rencontres. Alors qu'au cours de l'enfance, tout est beau, on est encore insouciant, parce que les parents sont toujours derrière nous. Je pense que la jeunesse, c'est la phase de transition, avant l'âge adulte, où l'on est responsable de tout ce que l'on fait. L'âge où l'on fait des projets (enfants, maison...).

Pour moi, la jeunesse, c'est une période où l'on profite tout en commençant à être responsable. Par rapport aux générations précédentes, on est plus libre et notre jeunesse dure plus longtemps. Les générations d'avant sont devenues adultes plus rapidement que nous : d'abord parce

que nos études sont longues ; ensuite on prend le temps, on profite des amis durant les moments de loisirs, parce qu'on sait qu'on va ensuite s'éloigner les uns des autres. Serrer les liens avant la séparation. Je suis encore jeune mais je sens qu'entre 25 et 30 ans, la jeunesse va progressivement disparaître pour faire place à la vie d'adulte.

Avec mes grands-parents, qui ont passé 75 ans, j'ai une relation un peu particulière : je suis leur première petite-fille, et je le suis restée durant cinq ans. Avec eux, on se voit souvent et l'on a déjà fait ce parallèle entre ma jeunesse, celle de mes parents et la leur. On parle beaucoup. Ils m'ont dit qu'à mon âge, leurs sorties étaient limitées, même s'ils étaient assez pres-

sés de vivre (car ils sortaient de la guerre). La grande différence que je vois entre eux et moi, c'est la responsabilité. À mon âge, à 21 ans, ils avaient déjà quitté leurs parents, étaient déjà engagés dans la vie ou sur le point de l'être, parfois ils avaient déjà un enfant et une famille. Du coup, ils me disent, "à notre époque, on ne faisait pas ça..."

Paradoxalement, nous, nous sommes une génération qui prend le temps : y compris dans l'engagement sentimental ! On peut rester très longtemps avec quelqu'un sans se marier, ou bien se marier très vite (quitte à se séparer aussi vite !). Je reconnais que j'ai des grands-parents qui ont évolué avec leur temps.

Marine, 21 ans

“La jeunesse, fin de l'insouciance”

Pour moi être jeune, c'est le début de la prise de responsabilités. Je ne suis plus un enfant. Par exemple, mes parents me font davantage confiance aujourd'hui. Pour les sorties, ils sont moins stricts sur les horaires. Je peux rentrer plus tard, le soir ou le week-end. Mais il y a des limites, c'est normal : je les accepte. Être jeune, c'est aussi la liberté de voir les copains, pour ne pas se perdre de vue. Mais maintenant que je suis au lycée, on n'est ensemble que le week-end, ou pour des anniversaires, pour faire la fête.

Je pense que je serai jeune jusqu'à ce que je finisse mes études. Après, il faudra être encore plus responsable, plus sérieux : bien sûr je serai encore jeune, mais moins insouciant. Quand je commencerai à travailler, ce sera la première étape vers la fin de ma jeunesse. Mes grands-parents habitent à Niort, et je ne les voyais pas très souvent jusqu'à il y a quelque temps. Mon grand-père est juste à la retraite et ma grand-mère travaille encore. Quand nous allons chez eux, nous ne parlons jamais de leur jeunesse à eux.

Mais quand j'étais enfant, ils m'ont raconté quelques épisodes de leur vie. Je sais que ma grand-mère a dû travailler jeune et qu'elle devait donner sa paye à sa mère pour participer à l'entretien de sa famille. Elle a arrêté l'école au CM2. Du coup, elle me parle plus de son enfance que de sa jeunesse. En plus, elle a commencé à travailler tôt, et elle s'est mariée jeune, à 18 ans. Je ne sais rien non plus sur son père à elle : elle n'en parle jamais.

Clemmy, 17 ans

À la demande d'un petit-fils

Les rapports que des grands-parents peuvent entretenir avec leurs petits-enfants sont toujours enrichissants. Il y a quelques années, l'aîné de mes petits-enfants (24 ans cette année) m'a dit :

- Papi, toi qui aimes écrire, pour quoi tu ne raconterais pas ta vie ?

- Tout simplement parce qu'elle ne représente d'intérêt pour personne, lui répondis-je.

- Hé bien moi, ça m'intéresse !

Me voilà donc embarqué dans un travail de souvenirs et d'introspection, qu'en fait, j'avais envie de faire, et que je n'aurais peut-être jamais entrepris s'il ne me l'avait pas demandé. Pourquoi cette demande ? Avait-il besoin de savoir ce que fut ma vie, et, avec elle, la vie de ceux qui m'entouraient ? Était-ce le besoin de connaître le passé pour se situer dans le présent ?

Donc je m'exécute et je recherche mes souvenirs. Je raconte, mais est-ce que je pourrai vraiment faire comprendre ce qu'était ma vie de petit garçon au sortir de la guerre, de mon adolescence en 1950. Est-ce que je pourrai lui expliquer une vie sans télévision, sans téléphone, sans sortie en voiture (l'essence coûtait trop cher, déjà) ! Une vie entièrement dévolue au travail : à 11 ans, j'avais mon carré dans le jardin ; à 12-13 ans, j'aidais au fournil paternel ; une vie dans la chaleur de la maison, où j'ai été heureux, malgré la pénurie. C'est peut-

être ce qui est important de dire. Nous n'avions rien de superflu, et nous étions heureux. Parce que nous ne réclamions rien, c'était comme ça.

Je lui raconte aussi mes (deux) années de collège à l'Amiral, avant d'entreprendre l'apprentissage avec le père. Le sentiment que j'ai eu au début, qui s'est estompé ensuite, était de ne pas y être à ma place. Dans la classe, je me trouvais entre un garçon qui portait un nom de la noblesse vendéenne et le fils du directeur des sardineries. Les autres élèves étaient, à de rares exceptions, des fils de professions libérales, en un temps où la situation sociale des parents était importante.

Qu'il souhaite connaître tout cela me satisfait, bien sûr. Si je devais comparer mon jeune temps au sien, je ne suis pas sûr – à mon tour – de bien comprendre comment fonctionnent les jeunes d'aujourd'hui. Nulle jalousie dans tout cela, j'ai trouvé ma place dans la société et n'ai nul regret. Pourtant je l'admire, mon petit-fils. Il a une assurance dans la vie que je n'ai jamais eue, dans sa façon de parler avec franchise. Sans doute, enfant, nous n'étions pas encouragés à nous exprimer, comme si nous avions dans nos gènes des siècles de soumission. Soumission au père d'abord, aux puissants ensuite, à ceux qui détiennent le savoir (les experts d'aujourd'hui) à la religion et à ses interdits. Quand j'ai

cherché, à 61 ans, à conquérir la mairie, j'ai dû me botter moralement le derrière, pour le faire ! Il m'a fallu du temps pour oser, et pour oser écrire alors...

Il y a trois ans, mon petit-fils a participé au 4L Trophy. Dans le règlement, il fallait rassembler 3 500 € de sponsoring, hors de la famille. Moi, à 20 ans, je n'aurais jamais été capable de cela. Ce qui me gêne un peu, pour ne pas dire plus, c'est la facilité avec laquelle lui et les autres, dépensent un argent qu'ils n'ont pas encore gagné. Et je vois un jeune lisant cela s'exclamer : “C'est bien un réflexe de vieux, ça !”

Pour un oui pour un non, pour un week-end, on part à l'autre bout de la France, voire de l'Europe. Mais ce qui est vrai, c'est qu'ils sont passés de l'autre côté de la barrière, la barrière de l'argent. En apprentissage, j'avais 5 francs pour mon dimanche, plus tard 10 francs ! J'ai travaillé sans salaire jusqu'à 21 ans, d'ailleurs ma retraite s'en ressent !

Les générations passent, la mienne est dans la dernière ligne droite. Je souhaite à mon petit-fils et à tous ceux de sa génération de connaître le plein épanouissement, en espérant qu'ils pensent aux générations qui les ont précédés et qui ont œuvré pour eux.

Pierre Gilbert, 77 ans

“Ressortir le positif et ne jamais juger”

Ancien président de la fédération Familles rurales de Vendée et aujourd'hui retraité, Roger Blanchet a longtemps travaillé avec les jeunes et avec les aînés. Il partage sa vision sur les aspirations de ces deux générations, au temps de leur jeunesse respective.

À votre avis, être jeune dans les années 2000 et être jeune dans les années 1955 - 1965 est-ce si différent ?

Non, nous étions comme eux. L'imagination fertile et l'envie permanente de refaire le monde. Un besoin irrésistible de se battre contre l'injustice. Traîner, se retrouver avec les copains pour discuter, pour faire la fête... Se faire remarquer pour avoir la preuve que l'on existe...

Les différences sont liées à la vitesse de communication qui aboutit au phénomène du “tout, tout de suite” avec son lot de déceptions. L'allongement des études les amène à partir loin de chez eux, à faire des rencontres. Les moyens de déplacements leur permettent d'aller beaucoup plus loin que nous. Tout cela est enrichissant mais en contrepartie peut générer angoisse et désarroi.

Autre différence, l'absence de communauté éducative. À notre époque, les habitants du village, du bourg assuraient cette éducation. Si je faisais une bêtise devant mon voisin, il me réprimandait de la même façon qu'aurait pu le faire mon père, et sans lui demander son avis. Il y avait un accord tacite. Essayez aujourd'hui de faire la même chose, vous verrez le résultat. Plaintes, désaveux etc.. Même les enseignants sont désavoués par les parents devant leurs enfants. Tout cela donne parfois un sentiment de toute puissance.

Dernière différence avec notre génération : les difficultés d'orientation, devenue un véritable labyrinthe

et à l'issue bien incertaine. L'angoisse lancinante et plus ou moins longue de la recherche du premier emploi. La confrontation à la violence, à la drogue, au Sida... avec des jeunes qui effectuent leurs premières expériences sexuelles de plus en plus jeunes.



Quelles images les 18-22 ans des années 2010 ont-ils de la jeunesse vécue par leurs aînés ?

Difficile de répondre de façon générale. Tout dépend des relations entre les deux générations.

De ce que chacun veut bien raconter. Ce lien est essentiel. Les jeunes veulent connaître leur histoire, leurs racines. Là encore, il s'agit de garder de la modération. Se dire les choses simplement. Éviter de tomber dans une démarche nostalgique : “De mon temps, oh la la, on travaillait dur...” On risque d'obtenir un retour en provocation. Montrer que nous aussi avons traversé cette période d'adolescence et qu'elle n'a peut-être pas été plus facile. Mettre en avant les points de convergence et parler des différences liées à l'évolution de la société. Ressortir le positif des deux situations et ne jamais juger.

De plus en plus, des aînés vont dans les écoles parler de leur vie. De mon côté, j'ai toujours parlé beaucoup de ma jeunesse avec mes propres enfants (je ne suis grand-père que depuis la semaine dernière). J'ai toujours noté chez mes enfants un grand intérêt à connaître notre vie ou celle de leurs grands-parents. Les grands-parents ont toujours joué ce rôle de lien en leur racontant des anecdotes sur leur vie. Nous avons beaucoup insisté sur le rôle fondamental que tient la famille dans le développement de l'homme et comme valeur refuge.

Comment les aînés voient-ils la façon dont leurs petits-enfants vivent leur jeunesse ?

Globalement les grands-parents sont fiers de leurs petits-enfants. Il existe une réelle complicité entre les deux générations. Nous avons la chance, en milieu rural, de pouvoir vivre encore assez facilement ces échanges. Même si l'éloignement dont nous parlions plus haut est une réalité, les liens existent. Les aînés ont envie de voir leurs petits-enfants heureux. Même si le mode de vie n'est plus le même, ils acceptent relativement bien les différences et sont prêts à être indulgents. La difficulté existe quand les grands-parents se rendent compte que leur petit-fils ou petite-fille va mal, se marginalise et semble rejeter sa propre famille, qui pourrait être un recours. On cherche alors à trouver des coupables : les jeunes eux-mêmes par un mode de vie désordonné, des fréquentations inavouables ? Les parents, dont le laxisme éducatif a entraîné cette situation ? Je le redis, quelles que soient les difficultés, les grands-parents doivent rester en réserve, à la disposition de... mais ne jamais juger. On ne leur pardonnerait pas et ce serait du mal-être pour tout le monde.